



Les amis de la Révélation de Jésus, telle qu'elle a été révélée par le scribe et prophète Jakob Lorber et Gottfried Mayerhofer, se sentent liés à tous les peuples du monde en tant que créatures et enfants d'un seul et même Père céleste. Ce Père, qui s'est incarné en Jésus-Christ il y a environ 2 000 ans, a agi en tant que Sauveur et Enseignant à partir de l'âge de 30 ans et pendant trois ans.

Les amis spirituels de cette Révélation divine reconnaissent dans ce message pérenne une expression renouvelée et élevée de la Parole de Dieu, telle qu'elle est également exprimée dans l'Évangile biblique de Jean. Ils recherchent un échange joyeux et global d'idées et d'expériences autour de cette révélation.

AUTORÉFLEXION - EXAMEN DE CONSCIENCE

Page d'accueil : www.neueoffenbarungen.de

Courriel : neue.offenbarung@gmail.com

Dans ce bulletin:

Une considération théologico-philosophique de la femme dans le ministère spirituel

Témoignages de l'Église primitive et de l'Ancienne Révélation

Révélation cosmique sur la Lune et ses habitants

Postface: Égalité à la table du Maître

Les courants cachés de l'histoire du salut



Réflexion personnelle - Examen de conscience

Contacts - Actualités - commentaires

www.neueoffenbarungen.de

E-mail: neue.offenbarung@gmail.com

Une réflexion théologico-philosophique sur la femme dans le ministère spirituel

Le champ de tension entre l'autonomie de la conscience et la tradition ecclésiale

Au sein des structures de nombreuses communautés de foi traditionnelles et d'institutions ecclésiastiques résonne encore aujourd'hui un jugement rigide et à peine nuancé concernant la position de la femme. Avec une détermination emphatique, il est affirmé qu'une femme à la chaire constituerait une rupture avec l'ordre divin de la création. On en déduit qu'elle devrait, dans l'espace public de la proclamation, se retirer par principe et se limiter à la sphère de l'invisible et du soutien — une position qui s'appuie sur des recours sélectifs à certains passages scripturaires.

À cette restriction dogmatique s'oppose toutefois un principe fondamental, ancré ontologiquement: le droit inaliénable de l'être humain à l'autodétermination spirituelle dans l'horizon du libre arbitre.

Nous touchons ici à une question extraordinairement complexe, débattue depuis des siècles sur les plans théologique et historique, et qui traverse le christianisme en suscitant régulièrement des tensions herméneutiques. Il est indéniable que les écrits néotestamentaires contiennent des passages, notamment dans la Première épître à Timothée et la Première épître aux Corinthiens (1 Tm 2,12 ; 1 Co 14,34), où Paul déclare qu'il ne permet pas à la femme d'enseigner et où il est demandé aux femmes de garder le silence dans certains contextes liturgiques. Ces péricopes sont encore aujourd'hui invoquées, dans des traditions exégétiques

conservatrices, comme fondement normatif pour refuser aux femmes l'accès aux ministères de direction ou d'enseignement dans l'Église.

Le fondement biblique d'une responsabilité féminine dans la conduite spirituelle

À l'inverse, de nombreux exégètes, théologiens et communautés croyantes herméneutiquement réfléchis soulignent l'existence de traditions bibliques tout aussi substantielles attestant la participation active et reconnue des femmes dans l'histoire du salut. Une lecture attentive de l'ensemble de l'Écriture révèle à maintes reprises que des femmes apparaissent dans des fonctions prophétiques, dirigeantes et proclamatrices.

Un sommet paradigmatique de cette perspective se trouve au cœur même du message chrétien du salut: la résurrection de Jésus-Christ. Dans tous les Évangiles canoniques, ce sont des femmes qui sont les premières témoins du tombeau vide et qui reçoivent l'annonce de la résurrection (Mt 28,1–10 ; Mc 16,1–8 ; Lc 24,1–10 ; Jn 20,1–18). Il est remarquable que le Christ lui-même leur confie la mission de transmettre cette proclamation eschatologiquement décisive aux autres disciples, encore saisis de crainte et de désorientation intérieure. Dans cette perspective, elles apparaissent comme les premières porteuses du message pascal — en quelque sorte les premières annonciatrices de la Nouvelle Alliance.

La théologie paulinienne elle-même contient des passages d'une importance systématique fondamentale. Dans l'épître aux Galates, Paul formule une affirmation d'une portée anthropologique et sociale radicale: en Jésus-Christ, la différenciation selon l'appartenance ethnique, sociale ou sexuelle est transcendée (Ga 3,28). Ce principe théologique implique une égalité ontologique de tous les croyants au sein de la communauté du Christ et remet en question les hiérarchies fondées sur des catégories naturelles ou sociales de différenciation.

Herméneutique des « injonctions au silence »

Une interprétation adéquate des soi-disant « injonctions au silence » exige une contextualisation historico-critique tenant compte des conditions sociales et culturelles des premières communautés chrétiennes. Dans le monde antique du bassin oriental de la Méditerranée, l'accès des femmes à l'éducation formelle était, dans de nombreux contextes, fortement limité. Dans les structures dynamiques des assemblées pauliniennes, notamment à Corinthe, il pouvait ainsi se produire des interventions improvisées et des interruptions désorganisées perturbant le déroulement liturgique.

Dans ce contexte, les instructions de Paul apparaissent moins comme des règlements d'exclusion universels et intemporels que comme des mesures pastorales circonstanciées destinées à stabiliser des situations communautaires concrètes. Il en va de même pour la région d'Éphèse où, selon la tradition de la Première épître à Timothée, des développements doctrinaux problématiques se dessinaient, impliquant peut-être des personnes insuffisamment instruites, ce qui rendait nécessaires des mesures correctives temporaires.

La répartition pneumatologique des dons

Dans de nombreuses traditions pneumatologiques du christianisme, on affirme également la conviction fondamentale que l'Esprit Saint distribue souverainement ses charismes, indépendamment des catégories biologiques ou sociales. Dans la Première épître aux

Corinthiens, il est explicitement souligné que l'Esprit accorde à chacun des dons comme il le veut (1 Co 12,11).

Si l'appel charismatique d'une femme inclut le don de la proclamation, de l'enseignement ou de la parole prophétique, se pose alors inévitablement, dans cette perspective, la question de la légitimité d'une restriction humaine de cette action divine. Qui serait l'être humain, dans sa limitation épistémique, pour suspendre ou nier une vocation comprise comme divine ?

C'est dans ce champ de tension que culmine la question théologique centrale: si l'action de l'Esprit est conçue comme souveraine et libre, par quel mandat herméneutique ou institutionnel une telle vocation pourrait-elle être suspendue par principe ?



Témoignages de l'Église primitive et de l'Ancien Testament

L'Écriture Sainte n'offre nullement une réponse univoque ou simplificatrice à cette question. Elle présente plutôt une tension interne entre certains textes spécifiques, circonstanciels et restrictifs d'une part, et la pratique large et vivante ainsi que les principes universels du Nouveau Testament d'autre part. Dans cette pratique primitive, les femmes occupaient manifestement un rôle actif, respecté et dirigeant, tant dans la proclamation que dans la conduite des communautés. Il est donc tout à fait inexact d'affirmer qu'un groupe suivrait la Bible tandis que l'autre ne le ferait pas ; les deux positions s'appuient simplement sur différentes parties et interprétations de la même Écriture Sainte. Il existe cependant indéniablement des fondements bibliques extrêmement solides montrant que les femmes peuvent présider, enseigner et parler au nom de Dieu — y compris au sein d'une assemblée officielle de l'Église.

Le Nouveau Testament est riche de figures féminines exerçant un ministère prophétique et dirigeant, pleinement reconnues par Paul et ses contemporains. Pensons à Priscille, appelée aussi Prisca, qui, avec son époux Aquilas, prit à part Apollos, homme cultivé et éloquent. Le livre des Actes rapporte qu'elle instruisit théologiquement cet homme influent et futur prédicateur, lui exposant plus exactement la voie de Dieu (Actes 18,24–26). Il est

remarquable que Priscille soit souvent mentionnée avant son mari — un indice significatif, dans la culture antique, d'un rôle éminent et peut-être prépondérant.

Il y a aussi Phœbé, que Paul désigne explicitement dans l'épître aux Romains comme diaconesse de l'Église de Cenchrées et comme soutien de beaucoup (Romains 16,1). Le mot grec *diakonos* utilisé dans le texte original est exactement le même que celui employé pour des serviteurs et responsables masculins. Dans la même lettre, en Romains 16,7, Paul salue Junia et Andronicus, qu'il qualifie d'« apôtres éminents ». Les Pères de l'Église ancienne ont lu ce passage sans hésitation comme une référence directe à une femme apôtre estimée.

Les quatre filles de l'évangéliste Philippe, dotées du don de prophétie et mentionnées en Actes 21,9, exerçaient publiquement leur ministère prophétique au sein de la communauté chrétienne primitive. Dans la Première épître aux Corinthiens, Paul reconnaît implicitement cette pratique en donnant des instructions sur la manière dont une femme prie et prophétise au cours de l'assemblée (1 Corinthiens 11,5).

Cette ligne de continuité s'enracine déjà dans l'Ancien Testament. Pensons à la prophétie de Joël, accomplie lors du jour mémorable de la Pentecôte, comme le rapporte le livre des Actes : « Vos fils et vos filles prophétiseront... même sur mes serviteurs et sur mes servantes je répandrai de mon Esprit en ces jours-là » (Actes 2,17–18). Plus loin dans l'histoire ancienne, nous rencontrons la grande prophétesse et dirigeante Myriam, qui conduisit le peuple (Exode 15,20). De même, dans le livre des Juges, Débora ne se contente pas d'annoncer la parole de Dieu comme prophétesse ; elle exerce aussi l'autorité suprême sur tout Israël en tant que juge, donnant des instructions stratégiques directes aux hommes, notamment au chef militaire Barak (Juges 4–5). Enfin, dans le deuxième livre des Rois, la prophétesse Houlida apparaît comme une autorité théologique déterminante. Lorsque le roi Josias demande une interprétation approfondie des rouleaux nouvellement découverts, il ne s'adresse pas aux prêtres masculins du temple, mais fait appel à cette femme sage pour en recevoir l'explication (2 Rois 22,14–20).

Lorsque nous considérons la suite de l'histoire de l'Église, nous devons constater que, durant des siècles, les femmes furent systématiquement exclues du ministère et de la parole publique, en s'appuyant sur une interprétation unilatérale des textes pauliniens relatifs au silence. Pourtant, au fil des siècles, des femmes exceptionnelles se sont levées à maintes reprises, agissant et écrivant à partir de la conviction intérieure inébranlable qu'elles accomplissaient leur œuvre sous le mandat direct et l'inspiration de Dieu, le Créateur universel. Elles ont laissé derrière elles des œuvres religieuses et philosophiques monumentales et déterminantes. Hildegarde de Bingen, qui vécut du XI^e au XII^e siècle, en est peut-être l'exemple le plus paradigmatique et le plus lumineux — mais elle est loin d'être la seule. Elle qualifiait ses visions impressionnantes de « rayon de lumière vivante » et témoignait qu'elle ne voyait pas ces réalités mystiques avec ses yeux physiques ni ne les entendait avec ses oreilles corporelles, mais qu'elle les contemplait uniquement dans les sphères les plus profondes de l'esprit humain.

L'idée selon laquelle la femme devrait nécessairement demeurer à l'arrière-plan se révèle de plus en plus comme un phénomène bien davantage enraciné dans la culture humaine et les traditions patriarcales que dans des principes véritablement bibliques ou divins. L'Écriture Sainte montre au contraire, à maintes reprises, que Dieu appelle précisément des femmes aux moments les plus décisifs et déterminants de l'histoire du salut — souvent lorsque les

hommes échouent, se montrent récalcitrants ou ne sont tout simplement pas prêts à accomplir la volonté divine.

*_*_*_*_*_*_*_*_*_*

Révélations cosmiques sur la Lune et ses habitants (GJE6-120)



Afin de situer la position spirituelle de l'être humain et l'essence de l'âme dans une perspective encore plus vaste et universelle, nous pouvons recourir aux exposés cosmologiques uniques et profonds que l'on trouve dans les révélations spirituelles de Jakob Lorber. Dans ces dialogues consignés, le Seigneur Jésus explique à un groupe impressionnant de prêtresses païennes que la Lune est un astre habitable.

Selon ces révélations, cela concerne en particulier la face qui est durablement tournée à l'opposé de la Terre ; les êtres qui y vivent possèdent cependant une constitution physique et énergétique totalement différente de celle de l'homme terrestre.

Les conditions de vie sur la Lune sont extrêmement rudes et inhospitalières, marquées par un jour brûlant et une nuit glaciale, chacun durant quatorze jours terrestres. En raison de ces conditions extérieures extrêmes, les habitants de la Lune se retirent intérieurement, durant la longue nuit, dans un état méditatif profond. Cette vie onirique de l'homme lunaire atteint une hauteur spirituelle insoupçonnée ; tandis que leurs corps reposent, leurs âmes sont comme intensément éveillées. Par nature, ils disposent du don de clairvoyance et perçoivent la Terre ainsi que le cosmos environnant d'une manière énergétique et paranormale.

Selon cette psychologie spirituelle, la Lune constitue une étape décisive dans le cycle évolutif de l'âme. Les âmes qui ont accompli avec succès sur la Lune leur temps d'épreuve spirituelle nécessaire et leur première maturation poursuivent ensuite leur voyage et s'incarnent sur la Terre. Ici, sur notre planète, elles reçoivent l'occasion unique et sacrée de grandir en tant qu'êtres humains — dotés du libre arbitre — pour devenir de véritables enfants de Dieu.

Cet arrière-plan cosmique explique également la cause plus profonde du phénomène terrestre du somnambulisme, communément appelé « lunatisme ». Les personnes vivant sur Terre mais issues à l'origine d'une telle évolution lunaire de l'âme conservent parfois un lien énergétique inconscient, mais extrêmement puissant, avec leur origine planétaire. Dès que la Lune apparaît dans le ciel, leur nature sensible y réagit immédiatement. Ce que le Seigneur accomplit ici consiste à traduire le phénomène apparemment médical ou psychologique du somnambulisme en une psychologie cosmique et spirituelle de l'âme.

Dans la suite de l'exposé, notamment au chapitre cent vingt et un de ces révélations, l'attention se porte sur un danger concret et réel menaçant ces âmes lunaires sensibles. En raison de leur origine, elles sont extrêmement réceptives et largement ouvertes aux vibrations plus subtiles des sphères spirituelles ; elles sont ainsi indéniablement plus vulnérables aux influences négatives et aux manipulations extérieures. Nous rencontrons ici la tentation exercée par les « âmes errantes ». Il s'agit des esprits d'êtres humains décédés qui, durant leur vie terrestre, étaient entièrement enchevêtrés dans la sensualité grossière, le matérialisme et l'égoïsme. Après leur mort physique, ces esprits impurs refusent d'attendre le processus cosmique légitime d'une nouvelle naissance par le sein maternel naturel. Au lieu de cela, ils tentent de contourner les lois divines en prenant possession des corps de personnes vivantes et vulnérables sur la Terre — un phénomène qui se manifeste comme une possession classique, abusant en particulier des canaux ouverts des âmes lunaires (GJE6-121).

Pourquoi le Dieu infiniment sage et aimant permet-il de tels processus obscurs dans la création ? La réponse réside dans l'intangibilité absolue des lois divines : la pédagogie spirituelle de Dieu exige que le libre arbitre de chaque créature soit sacré et ne puisse en aucun cas être annulé par le Créateur. Une âme égarée et égoïste ne peut jamais parvenir à une véritable compréhension ou à une purification par la contrainte, mais uniquement à travers les expériences amères et douloureuses ainsi que les conséquences inévitables de ses propres erreurs et fautes.

Cela jette une lumière entièrement nouvelle et éclairante sur le concept biblique traditionnel de la possession. Alors que la théologie orthodoxe et dogmatique interprète souvent ce phénomène de manière simplifiée et manichéenne comme l'action du diable ou de Satan, venu uniquement pour détruire l'homme, la révélation transmise par Jakob Lorber montre que même ces âmes inférieures, errantes et malveillantes demeurent inéluctablement soumises à la loi cosmique universelle du développement spirituel, de l'évolution et, en fin de compte, de la rééducation.

Le dévoilement du monde spirituel (GJE6-125)



L'un des moments les plus choquants et en même temps les plus éclairants de ces dialogues cosmiques survient lorsque les prêtresses sont confrontées à la réalité brute du monde spirituel. Dans leur mémoire, leur mentor défunt — un philosophe platonicien célèbre — demeurait l'incarnation de la sérénité intérieure, de la culture intellectuelle, de la douceur et d'une fine éducation. Mais lorsque l'esprit de ce philosophe apparaît réellement devant elles depuis les sphères spirituelles, il se révèle soudain grossier, rude, âpre et rempli d'une colère intense et accumulée (GJE6-125).

La réponse limpide de Jésus dévoile ici, dans toute sa rigueur, l'essence et les lois du monde spirituel. Dans le monde matériel, l'être humain est tout à fait capable, par une habileté extérieure, un conditionnement social et une aisance intellectuelle, de dissimuler son véritable intérieur, son égoïsme et sa nature profonde derrière un masque civilisé. Mais dès que l'âme franchit le seuil de la mort et se trouve dans sa nudité spirituelle, une telle dissimulation devient totalement impossible. L'état intérieur se manifeste immédiatement à l'extérieur ; l'on est ce que l'on est en vérité — sans masque.

Jésus avertit donc instamment les prêtresses : ne cherchez jamais votre salut dans le spiritisme ou dans l'évocation délibérée des esprits des défunts. Ces esprits se trouvent souvent eux-mêmes dans un état de grande impureté, de confusion et d'illusion. Le véritable chercheur ne doit pas tourner son regard vers le bas ou vers le passé, mais directement vers la source divine et vers l'enseignement vivant de l'amour.

À la fin de cette rencontre, le cercle se referme de manière impressionnante. Profondément émues, les prêtresses ainsi que l'aubergiste qui les accueille souhaitent rendre à Jésus les plus grands honneurs extérieurs. Elles apportent de précieuses coupes d'or et d'argent, veulent offrir des sacrifices et tentent d'envelopper la rencontre dans des rituels solennels. Mais Jésus rejette fermement et sans ambiguïté cette vénération matérielle. Avec pragmatisme, mais empreint d'un amour profond et souriant, il dit : « Pour cette fois, laissez cela ; le poisson et le vin parfumé nous plairont certainement dans ces magnifiques coupes d'or — mais la prochaine fois, faites-le d'une manière fondamentalement différente » (GJE9-55).

À travers ces dialogues profonds avec les prêtresses païennes, Jésus déploie un système spirituel brillant et cohérent. Il montre que la vraie religion et la foi vivante ne doivent jamais être une simple apparence extérieure. Ces prêtresses provenaient d'un système religieux entièrement fondé sur l'éclat extérieur, le faste vide et des illusions pieuses confortables. Jésus renverse d'un seul coup cette façade institutionnelle et les ramène, sans ménagement — mais de manière salutaire — à la vérité nue et pure de leur propre cœur humain.

Le monde spirituel agit comme un miroir infallible : dans l'au-delà, il n'y a ni masques ni jeux de rôle. La véritable transformation et la conversion intérieure de l'âme ne doivent pas attendre la mort, mais commencer ici et maintenant, dans la vie terrestre, à partir de l'intérieur.

Réflexion finale : l'égalité à la table du Maître

Si nous examinons de plus près la dynamique de ces écrits, nous découvrons un renversement fascinant et révolutionnaire des rôles habituellement admis à l'époque. Dans les rencontres décrites, c'est précisément la femme qui prend longuement la parole, tandis que l'homme est réduit au silence. Au chapitre 108 du *Grand Évangile de Jean*, tome 6, la prêtresse prononce un discours philosophique mémorable, long et profond. Un scribe juif traditionnel se tient à côté, bouillant intérieurement de colère, mais incapable de l'interrompre ou de la surpasser intellectuellement. En cet instant, elle possède la pleine supériorité spirituelle et intellectuelle.

Il est décisif de noter que Jésus ne la réprimande en aucune manière parce qu'elle est une femme. Lorsqu'au chapitre 121 du même ouvrage Jésus prend lui-même la parole, on ne l'entend nulle part dire : « Que fait donc cette femme ici en tant qu'oratrice ? » ou « Les femmes ne devraient pas s'occuper de profondes questions philosophiques. » Au contraire, il la rencontre avec le plus grand respect et la traite en tous points comme une interlocutrice spirituelle pleinement légitime et égale.

À la conclusion définitive de cette rencontre, consignée au chapitre 119 du tome 6, ce sont les prêtresses qui, les premières, accomplissent la genuflexion intérieure et reconnaissent pleinement la vérité messianique de Jésus — bien avant que les hommes critiques autour d'elles n'y parviennent. En réponse immédiate, Jésus les invite sans hésitation à prendre place avec lui à sa propre table — un geste qui, dans cette culture, signifiait l'acceptation totale et la communion spirituelle.

Ce que ces révélations nous disent sur la position de la femme dans l'Église et dans la société possède une portée extraordinaire et libératrice. Jakob Lorber montre ici sans équivoque qu'aux yeux du Créateur, le sexe biologique n'a aucune importance lorsqu'il s'agit du potentiel spirituel intérieur d'un être humain.

Il est fondamental de comprendre pourquoi Jésus qualifia le ministère extérieur du Temple et le sacerdoce de son époque d'abomination. Ce jugement n'avait rien à voir avec le fait que des hommes ou des femmes se tenaient en chaire ou servaient à l'autel. Il fut prononcé parce que l'ensemble de la fonction — tant chez les pharisiens masculins que chez les prêtresses des temples païens — était devenu une mise en scène sans âme, un simple modèle d'affaires et un système figé dans lequel les dirigeants eux-mêmes ne croyaient plus véritablement en Dieu.

Si nous appliquons ces enseignements universels au débat, toujours actuel, concernant la place de la femme dans l'Église, la révélation offre une réponse à la fois extraordinairement

libératrice et résolument critique. Pour Dieu, la forme extérieure, les traditions humaines, le fait d'être homme ou femme, l'or ou l'argent, n'ont aucune importance. Dieu regarde uniquement le cœur et la pureté intérieure de l'être humain.

Si nous relions ce principe intemporel aux témoignages historiques de la Bible, nous constatons que l'Église primitive — avant de s'institutionnaliser et de se figer en structure de pouvoir — se rapprochait fortement de cette image pure. Phœbé était une responsable diaconale respectée à Rome, Priscille instruisit théologiquement le prédicateur influent Apollos, et les filles de Philippe exerçaient librement leur ministère prophétique au sein de la communauté. L'Esprit souffle où il veut et élève l'âme qui s'ouvre, dans l'amour et la vérité, à la lumière divine.

..*.*.*.*.*.*

Les courants cachés de l'histoire du salut: ethnogéographie, chronologie sacrée et monde spirituel

Les racines du peuple araméen et la géographie du monde ancien

Lorsque l'on examine les structures profondes de la généalogie biblique, on découvre un réseau complexe de patriarches, de mouvements migratoires et de déplacements géographiques qui constituent le berceau de notre histoire spirituelle. À l'origine de ces ramifications humaines se tient Térah, le père d'Abraham, dont descendent également Nahor et Kemouël. C'est toutefois de la lignée d'Aram que provient le peuple des Araméens — une culture et une nation que les historiens et géographes grecs désignèrent plus tard systématiquement comme les Syriens. Ce peuple s'établit dans les régions fertiles du Proche-Orient et marqua durablement la langue et la culture du monde antique.

Les traditions rapportent qu'Aram fut le père de quatre fils, parmi lesquels Uz joua un rôle clé dans la tradition ethnogéographique ancienne. On attribue à Uz la fondation de deux centres urbains monumentaux : Trachonitide et Damas. La fondation de la Trachonitide — région historiquement et géographiquement singulière à l'est du Jourdain, caractérisée par un plateau volcanique rude et rocailleux — forme, avec la ville légendaire de Damas, un lien fascinant entre la généalogie ancienne et l'urbanisation concrète. Cette tradition, évoquée également dans l'Évangile selon Luc où la Trachonitide est mentionnée (Luc 3,1), peut sembler inhabituelle dans l'historiographie classique, mais elle témoigne d'une mémoire géographique profonde et cohérente de l'expansion précoce des peuples sémitiques. C'est dans cette vaste zone de transition araméenne que Térah, le patriarche des croyants, acheva finalement sa vie terrestre.

Ce fondement généalogique est encore enrichi par les récits du livre de la Genèse, notamment au chapitre 22, où Nahor est explicitement présenté comme un puissant prince et souverain de son territoire. Le texte énumère soigneusement ses descendants, parmi lesquels Uz, Buz, Kemouël et Béthuel, ainsi que quatre autres fils (Genèse 22,20–24). Béthuel devint à son tour le père de Rébecca et de Laban — deux figures dont les destinées s'entrelacent étroitement avec la lignée centrale des patriarches bibliques et la naissance du peuple d'Israël.

Les alliances des patriarches et la correction de l'ethnicité

L'entrelacement de ces familles atteint son sommet théologique et historique dans la vie d'Isaac et de Jacob. Isaac, le fils de la promesse, épousa Rébecca à l'âge de quarante ans — une union qui assura la continuité de l'alliance divine (Genèse 25,20). Des générations plus tard, ce modèle d'alliances matrimoniales avec la région tribale orientale se répéta lorsque les filles de Laban, Léa et Rachel, furent données à Jacob comme épouses légitimes (Genèse 29,16–30). Ainsi, la lignée génétique et spirituelle des premiers patriarches demeura étroitement liée à la région de Harran.

C'est précisément autour de cette connexion géographique qu'un malentendu persistant s'est développé au fil des siècles, nécessitant une correction à la lumière d'une analyse textuelle attentive. Dans des textes bibliques ultérieurs, notamment dans le livre du Deutéronome, où il est question d'un « Araméen errant », Abraham comme Jacob sont associés à cette désignation (Deutéronome 26,5). Une lecture historique et ésotérique corrige cependant cette interprétation sur un point essentiel.

Certes, Abraham est associé à ce peuple dans certaines traditions ultérieures, mais uniquement parce qu'il séjourna pendant une période significative de sa vie dans la région de Harran. Selon cette interprétation, il n'existait toutefois aucune parenté biologique directe avec les Araméens eux-mêmes.

Cela vaut encore davantage pour Jacob. L'affirmation selon laquelle il aurait été Araméen sur la base de certaines lectures textuelles est ici considérée comme historiquement inexacte. Jacob vécut certes vingt ans dans cette région pour servir son oncle Laban et fonder sa famille, mais sa descendance est comprise comme hébraïque. De plus, il épousa deux femmes issues du même cercle culturel sémitique — Léa et Rachel — de sorte qu'aucune lignée ethnique araméenne autonome ne serait présumée dans sa descendance. Cette distinction nette entre le lieu de résidence effectif et l'origine ethnique est considérée ici comme un critère interprétatif décisif pour la compréhension fondamentale de la lignée patriarcale.



La chronologie d'Abraham et la destruction des villes de la plaine

Lorsque nous retraçons la biographie d'Abraham de manière chronologique, nous pénétrons dans le domaine des systèmes de datation alternatifs et traditionnels, qui s'écartent de l'exégèse biblique moderne et minimaliste. Ces indications de dates, que l'on rencontre entre autres dans l'antique traduction de la Septante ainsi que dans les révélations ésotériques plus profondes de Jakob Lorber, dessinent un cadre historique cohérent et monumental.

La véritable grande mission d'Abraham débuta dans la ville de Haran. C'est de cette métropole qu'il partit en l'an mémorable de 2127 av. J.-C., à l'âge vénérable de soixante-quinze ans, en obéissance à la voix divine, pour se rendre au pays de Canaan (Genèse 12, 4–5). Là, dans la région stratégiquement importante située entre Béthel et Aï, puis en poursuivant sa route vers la terre aride du Néguev, au sud, il érigea ses autels sacrés et offrit ses sacrifices au Très-Haut (Genèse 12, 6–9).



[La catastrophe de la vallée du Jourdain]

Peu après cet établissement et les négociations spirituelles qui s'ensuivirent entre Abraham et Dieu concernant le sort des villes impies de la dépression du Jourdain, la catastrophe se produisit. En l'an 2103 av. J.-C., Sodome et Gomorrhe périrent irrévocablement dans un jugement de feu et de soufre. Cette datation place la destruction des villes exactement vingt-quatre ans après le départ d'Abraham de Haran, à un moment où il était âgé de quatre-vingt-dix-neuf ans — ce qui, dans la logique interne de la tradition écrite, s'harmonise avec l'annonce et la naissance ultérieure d'Isaac (Genèse 18–21).

La vie de Sara, la fidèle compagne d'Abraham, trouva enfin son accomplissement à Kirjath-Arba, où elle mourut à l'âge béni de cent vingt-sept ans. Abraham l'enterra ensuite dans la caverne de Macpéla (Genèse 23, 1–20).

Le temps sacré de l'Exode et le calendrier cosmique

L'une des révélations les plus impressionnantes et les plus précises au sein de cette reconstruction historique concerne l'exode du peuple d'Israël hors de la maison de servitude en Égypte. Alors que l'archéologie conventionnelle et les historiens modernes datent généralement l'Exode d'une époque nettement plus tardive — quelque part entre 1250 et 1200 av. J.-C., sous la dix-neuvième dynastie — ou s'en tiennent à une datation haute autour de 1446 av. J.-C., la chronologie ésotérique et théosophique propose une date totalement indépendante: l'exode hors d'Égypte s'est déroulé avec une précision absolue le 15 mars de l'an 1695 av. J.-C.

Les courants cachés de l'histoire du salut connaissent des moments de ruptures cosmiques absolues. Un tel tournant se produisit aux premières lueurs du matin du 15 mars 1840, lorsque Jakob Lorber entendit en son for intérieur les tout premiers mots du Seigneur de la Nouvelle Révélation:

« Dis: Que celui qui veut Me parler, parle dans son cœur, et Je déposerai la réponse en lui. Cependant, Je ne Me ferai entendre qu'aux cœurs purs, qui sont remplis d'amour pour Moi. »

Cet événement marquant eut lieu durant le mois sacré d'Abib, le mois des jeunes épis, plus tard connu sous le nom de Nisan. L'ordonnance divine, telle qu'elle est consignée dans le livre de l'Exode, ne laissait planer aucun doute à ce sujet: ce mois devait être pour le peuple le premier de tous les mois de l'année — le point zéro absolu à partir duquel l'ensemble du calendrier spirituel et agricole devait désormais être calculé (Exode 12, 2).

Exactement trois mois après cette traversée miraculeuse et la libération du joug égyptien, la multitude itinérante atteint le sol sacré du désert du Sinaï. Cela correspondait à la date du 15 juin de cette même année 1695 av. J.-C.

Même si ces dates paraissent exceptionnellement hautes pour la science séculière moderne, qui les classerait dans l'âge du bronze moyen, elles présentent une profonde cohérence interne lorsqu'on les mesure aux systèmes chronologiques des écoles de sagesse ésotérique et aux calculs minutieux des lecteurs de Lorber. Ceux-ci soutiennent l'interprétation selon laquelle les quatre cent trente ans de séjour et d'expatriation d'Israël, mentionnés dans l'Épître aux Galates, ne commencent pas seulement avec l'entrée de Jacob en Égypte, mais dès la promesse faite à Abraham lors de son entrée en Canaan (Galates 3, 17).

En effet, si l'on projette la période prophétique de quatre cent trente ans à partir du départ d'Abraham en 2127 av. J.-C., on arrive presque exactement à la date ésotérique de 1695 av. J.-C. pour l'Exode — ce qui, selon cette perspective, souligne la cohésion interne de ce système chronologique alternatif.

La mort de Moïse et le mystère de Beth-Peor



L'ère monumentale de la marche à travers le désert trouva son accomplissement naturel et en même temps mélancolique dans la mort du grand législateur Moïse. Après avoir guidé le peuple pendant quarante ans, il mourut en solitude au sommet du mont Nébo, dans le pays de Moab, en face du mont et de la plaine de Beth-Peor, comme le rapportent fidèlement les derniers versets du livre du Deutéronome (Deutéronome 34, 1–6).

Pour appréhender la dimension spirituelle et transcendante plus profonde de cette scène d'adieu, nous devons tourner notre regard vers les écrits mystiques de Jakob Lorber, et plus particulièrement vers le passage du *Grand Évangile de Jean*, volume 10, chapitre 240, verset 3.

Dans cette révélation profonde, le Seigneur Jésus lui-même s'exprime sur ce moment historique et dévoile la réalité spirituelle cachée derrière les noms géographiques. Le texte décrit comment Moïse, au sommet du mont Nébo, implora Dieu une dernière fois dans une prière ardente pour le salut de son peuple rebelle. La réponse divine fut pourtant irrévocable: cela suffit. Moïse ne devait pas fouler la Terre promise physique aux côtés de ce peuple.

La raison pédagogique profonde en était que le peuple, dans son orgueil humain, aurait sinon prétendu que c'était Moïse qui l'avait fait traverser le Jourdain par sa propre force humaine et son génie. Le peuple devait apprendre que ce n'est pas l'homme, mais la seule puissance divine qui opère la délivrance.

Moïse ne fut donc autorisé qu'à contempler la Terre promise depuis le mont Nébo, avant d'être recueilli en paix auprès de ses pères, à l'image de la mort de son frère Aaron sur le mont Hor.

Le texte de Lorber propose ici une étymologie associative impressionnante, qui éclaire le nom de Beth-Peor d'un jour théologique entièrement nouveau.

Dans le cadre de cette interprétation mystique du langage, le mot hébreu *Peor* signifie « séparation », tandis que *Beth* désigne la « maison ». Beth-Peor n'est donc rien d'autre que la « Maison de la séparation ». C'est le lieu cosmique marqué où Moïse fut certes séparé de son peuple sur le plan physique par la mort biologique, mais expressément pas sur le plan spirituel.

Cette interprétation ésotérique rompt radicalement avec la conception orthodoxe courante, selon laquelle l'exclusion de Moïse de la Terre promise n'aurait été qu'une punition sévère pour son emportement et son manque de foi lorsqu'il frappa le rocher de Meriba (Nombres 20, 10–12). Elle révèle plutôt la mort du prophète comme une mesure éducative divine, nécessaire à la protection de la croissance spirituelle du peuple. La séparation physique n'abolit pas le lien spirituel. Dans la sphère de l'Esprit, Moïse resta indissociablement lié à la progression de l'histoire du salut — une réalité devenue tangible des siècles plus tard, lorsqu'il apparut en personne aux côtés d'Élie et de Jésus sur le mont de la Transfiguration (Matthieu 17, 1–3).

L'entrelacement de plusieurs niveaux de connaissance

Cette vision d'ensemble historique et prophétique montre que l'histoire des patriarches et des prophètes ne peut être réduite à une chronique univoque et superficielle. Elle révèle au contraire une synthèse profonde et réfléchie, dans laquelle s'entrelacent trois niveaux de connaissance distincts: les récits généalogiques et géographiques factuels de la Bible canonique, les anciennes traditions ethno-géographiques sur les fondations de villes par Uts, et enfin les calculs chronologiques et interprétations spirituelles mystiques issus des sources ésotériques de Jakob Lorber.

Lorsque ces différents niveaux sont réunis, un système cohérent et vivant émerge. La distinction claire entre la zone d'établissement araméenne et l'ascendance sémitique d'Abraham et de Jacob rectifie notre regard historique, tandis que la datation exacte de l'Exode en 1695 av. J.-C. souligne la précision cosmique du plan divin. Enfin, la révélation de Beth-Peor comme la « Maison de la séparation » transforme un simple lieu géographique en un symbole universel du lâcher-prise, du don de soi et de la présence immortelle et continue de l'Esprit à travers les âges.



Dans le prochain Bulletin, quelque chose de bon à partager !

Vous pouvez déposer votre don sur le compte suivant:

JLBI Gerard	Nordhorn (D)
Volksbank:	BLZ 280 699 56
Numéro de compte:	101 840 2300
IBAN:	DE 83 280 699 56 101 840 2300
SWIFT-BIC	GENODEF1NEV

Solde du crédit bancaire: au 15 avril 2026	+	449,70	€
Frais de traduction internationale: au 15 juin 2026	-	100,00	€
Frais bancaires: au 31 mai 2026	-	4,95	€
Frais bancaires: au 31 mai 2026	-	4,95	€
Solde dui credit bancaire: au 15 juin 2026	+	339,80	€